

d'art. Au moyen d'une suite de zigzags, on est parvenu à rendre praticable et presque douce cette montagne abrupte. A chaque détour, la rade, le port, les forts et la campagne se présentent sous un aspect différent; cependant nous ne voyons pas encore la ville.

Le nombre des navires augmente à mesure que le port se découvre: j'en pourrais maintenant compter une centaine et plus. Puis apparaissent de belles maisons de campagne qui précèdent le faubourg; ensuite des établissements publics, et partout des guinguettes, des cafés, des cabarets, accompagnements ordinaires des villes populeuses.

Le faubourg que nous avons passé est, je crois, ce que l'on nomme Mustapha-Supérieur. La ville est devant nous; nous suivons une rue où les voitures, les piétons, les cavaliers se croisent, comme dans un faubourg de Paris. Elle nous conduit à la place du Gouvernement, où je remarque d'abord une belle plantation d'orangers et des barraques en bois, annonçant une foire.

Tandis qu'on décharge les bagages, je vois partir des omnibus remplis d'Arabes; d'autres arrivent; des groupes de Mauresques voilées se disputent les places. Des Juives aux bras nus tournent autour de nous.

Je descends à l'hôtel d'Orient. L'appartement que je choisis donne sur une terrasse, où je retrouve ce que j'avais admiré du sommet de la montagne: le port, la rade, la campagne, etc. A mes pieds est la place du Gouvernement avec ses belles maisons, ses orangers, sa foire et la foule. Je ne pouvais être mieux quant à la vue. Pour le soleil, c'est différent: frappant d'aplomb sur la terrasse, il répand dans l'appartement une chaleur atroce. Telles sont toutes les habitations bâties par les Français. On a dédaigné l'expérience arabe, on a construit comme on l'aurait fait à Dieppe, à Nancy ou

à Strasbourg, et s'il gelait ici, on serait, en effet, bien garanti du froid. Mais contre la chaleur, il n'en est pas ainsi : toutes les maisons nouvellement construites sur les places et les rues larges, et dont les ouvertures sont au Midi, deviennent, dans la saison chaude, à peu près inhabitables, et nombre d'administrateurs ont été obligés de renoncer à leurs appartements officiels pour aller se caser dans les plus humbles logis des quartiers arabes.

Devant la porte de l'hôtel j'avais remarqué une grande affiche, annonçant pompeusement l'ouverture de l'établissement des bains de mer. Après avoir pris possession de ma chambre, mon premier soin est de m'y rendre. La course était longue : il me fallait sortir de la ville par la porte opposée à celle par laquelle j'étais entré ; mais je n'en étais pas fâché, en la suivant ainsi dans toute sa longueur, j'en prenais un aperçu.

Arrivé devant l'établissement annoncé, je le cherchais encore, ne pouvant m'imaginer qu'une ville de l'importance d'Alger eût des bains de mer inférieurs, quant à l'apparence, à ceux qui existent dans le plus misérable bourg des côtes de la Manche.

La réalité ne valait pas mieux : les cabines se composent d'un rideau salé séparant une chaise d'une autre chaise, et l'espace donné à chacun est d'environ deux pieds carrés. Encore le rideau fait-il défaut par devant.

J'aurais passé par-dessus les cabines si j'avais vu un moyen facile d'atteindre ce que promettait le programme et qui était le but de ma course : la mer. Je me trouvais précisément dans le cas du renard flairant le brouet mis en bouteille. J'étais déshabillé, aspirant après l'eau, et je ne savais comment y atteindre : elle était à six mètres au-dessous de moi, et des rochers glissants ou hérissés de pointes en défendaient

l'approche. Ajoutons que sur ces rochers la mer se brisait d'une manière fort peu rassurante, et en supposant qu'on y pût entrer, il était au moins douteux qu'on pût en sortir avec bras et jambes. Enfin, outre la difficulté des lieux, il y avait celle du temps; aussi étais-je, avec le gardien et son chien, les seuls êtres vivants qui fussent, à cette heure, dans ce célèbre établissement.

Ce gardien, baigneur, directeur et propriétaire, comme il voulut bien me l'apprendre, était un Marseillais pur-sang, que je reconnus tout de suite à son accent, et qui se mit à me démontrer que rien n'était plus commode que l'arrangement de ses bains, et qu'on pouvait parvenir jusqu'à l'eau avec toutes les facilités désirables. Comme preuve, il me montre une corde amarrée à un pieu : en m'y suspendant, j'avais toutes chances de ne pas rouler jusqu'en bas. J'aurais aimé autant un escalier ou une échelle, mais il n'y en avait pas, et force fut bien de courir les hasards de la corde.

Après m'être assuré qu'elle était solide, ce qui m'avait paru assez problématique, je pus, conseillé par mon homme qui m'indiquait sur quelle saillie je devais poser le pied, parvenir jusqu'en bas, sans m'être fait plus de trois à quatre écorchures. Là, je voyais l'eau tout près de moi, mais une nouvelle difficulté se présentait : il s'agissait de saisir une autre amarre et de s'y bien tenir, car, sous peine d'aller se perdre corps et biens sur le rocher en face où la mer déferlait avec un bruit de tonnerre, il ne fallait pas, comme eût dit un marin, chasser sur ses ancres. C'était là véritablement le bain à la lame et la douche héroïque : si elle n'emportait pas le mal, elle emportait le malade. En vérité, il fallait quelque courage pour s'y hasarder.

Cependant j'allais très-étourdiment tenter l'aventure,

quand mon Provençal, malgré l'éloge qu'il m'avait fait de la commodité de son établissement, mû par un sentiment d'humanité, me cria que, tout bien considéré, il y avait trop de mer en ce moment, et que si je voulais, il me conduirait au bain des dames. L'offre était trop séduisante pour y résister et me voici remontant à la force du poignet et au grand péril de ma peau.

Plus heureux encore que la première fois, je n'y attrapai qu'une écorchure de plus : total, cinq. Qu'est-ce que cela, quand on vous promet un si beau dénouement ? Je ne voyais plus, dans mes mésaventures, qu'une suite de ces épreuves qu'on imposait aux chevaliers avant de leur ouvrir les portes du jardin d'Armide. Dans ce bain enchanté, j'apercevais déjà Amphitrite entourée de ses nymphes marines, parées de roseaux et de coquillages, jouant comme des dorades dans une eau pure et limpide.

Malheureusement, il n'y avait pas plus de naïades dans le bain des dames que de tritons dans celui des hommes. Seulement, la vague s'y ruait un peu moins brutalement, et là, à l'aide encore d'une corde, car ces bains, c'est une justice à leur rendre, en sont fort bien pourvus, je pus me plonger jusqu'au cou dans une eau d'une fraîcheur charmante ; et sans la turbulence du vent, l'entraînement du courant et le clapotement tracassier du remous, j'aurais été parfaitement tranquille.

Enfin, j'avais surmonté toutes les difficultés : je voulais un bain, je l'avais, et, ne l'oubliez pas, le bain des dames. Je sortis donc satisfait. Néanmoins, toute galanterie à part, j'étais bien déterminé, en raison des écorchures, à aller ailleurs, car je ne pouvais croire que cet établissement fût le seul. Or, en ceci je me trompais, il n'y a pas d'autres bains de mer à Alger, et quiconque

en veut prendre un à son aise doit attendre un calme plat, qui n'arrive pas tous les jours ; ou bien aller au loin, hors la ville, chercher une plage, au risque d'y trouver des Bédouins à terre et des requins dans l'eau.

Cependant ce bain rocailleux, si j'en puis croire le propriétaire, a ses nombreux amateurs et n'est pas dédaigné du beau sexe. Il m'a assuré qu'il n'était pas rare d'y voir arriver des Mauresques et même des chrétiennes. Il est à croire qu'avant d'y venir elles s'informent du temps.



—

CHAPITRE XL.

—

Alger. — La Kasba.

—

Rafraîchi par le bain, je voulus, en dépit de mes écorchures qui, par l'effet du sel, me piquaient fort, tenter l'escalade de la ville maure, que je voyais en éventail se dresser devant moi. Malgré les mille et mille détours de ses rues étroites, ici je ne pouvais pas me perdre : il ne s'agissait que de monter toujours.

Dans les ruelles obscures, je m'attendais à ne trouver que des masures, et ce n'est pas sans surprise que je vois ces entrées, petites en apparence, construites en marbre précieux, taillées en ogives et souvent ornées d'arabesques du travail le plus délicat. Ces portes conduisent à des vestibules soutenus par des colonnettes. Là se trouvent ordinairement de larges bancs ou divans en pierre, sur lesquels, les jambes croisées, le visiteur peut, au frais, attendre l'heure du maître.

De cette première entrée on va à une seconde qui

s'ouvre sur la cour, entourée elle-même d'une galerie couverte, sorte de cloître que nous avons déjà décrit. Au milieu de cette cour est un bassin et, autant que possible, une fontaine. Tout était donc calculé pour se défendre d'un air embrasé et amener la fraîcheur.

J'en appréciai bientôt l'avantage, et lorsque je trouvais une porte ouverte, croyant y voir un appel de l'hospitalité, j'allais, pour respirer, m'asseoir sur l'un des bancs de pierre intérieurs.

Ce luxe, que n'annonce guère l'exiguïté des rues, s'explique par les noms des anciens propriétaires. Là demeuraient les plus riches familles d'Alger et les descendants de ses plus célèbres corsaires. L'or des chrétiens et la rançon des captifs avaient servi à bâtir ces demeures luxueuses.

Assis sous ces portiques, je croyais y voir entrer ces prisonniers, libres encore quelques heures avant, et qu'un hasard malheureux avait jetés sur la route de ces terribles raïss. Je les voyais chargés de chaînes et ployant sous les coups dont les accablait un conducteur impitoyable, qui croyait faire œuvre-pie en maltraitant des infidèles. De quelle terreur ces infortunés ne devaient-ils pas être saisis dans l'attente du maître qui allait décider de leur sort et peut-être, dans un accès de fanatisme ou de désappointement, leur faire trancher la tête!

Rien n'était plus fait que ces équipages barbaresques pour glacer d'épouvante même les plus braves; nos corsaires malouins, boulonnais, dieppois, dunkerquois, qui pourtant, pendant les guerres de l'Empire, ne négligeaient rien pour s'enlaidir, eussent pu passer pour des mignons à côté de ceux-ci. Je puis en parler par expérience, car j'ai vu les uns et les autres, et de très-près. Si jamais je fais imprimer mes *Mémoires*,

c'est là que je vous raconterai ces premières impressions de ma jeunesse.

Dans toutes les ruelles que je parcours règne une animation extraordinaire ; quelques-unes sont très-commerçantes. Là, des boutiques de toute espèce y sont tenues par des Français, des Espagnols, des Allemands, des Maures, des Juifs, etc. Les soldats de diverses armes, dont les casernes sont dans la partie la plus élevée de la ville, contribuent à rendre la foule plus compacte : on se croise, on se coudoie.

Des femmes indigènes voilées se montrent aussi en grand nombre, et toutes à pied. On conçoit que dans ces rues, larges de quelques pieds, on ne rencontre ni chevaux ni voitures. Des oiseaux en cage, des chiens et des chats, sont les seuls animaux qu'on y voie. Sans cavaliers ni équipages, Paris semblerait mort ; ici on ne s'aperçoit pas de leur absence, on se croirait dans une ruche humaine. Le contraste de la foule qui monte avec celle qui descend est surtout curieux ; d'un côté, des individus haletant, soufflant, suant, paraissant compter leurs pas ; de l'autre, entraînés par la rapidité de la pente et poussés par ceux qui les suivent, ils roulent comme un torrent ou sautent de marche en marche, car, dans certains endroits, cette pente est telle qu'il a fallu établir des escaliers, qui ressemblent beaucoup à ceux de nos moulins. Tel est l'ancien Alger. Il n'y manque que ses ordures.

Aujourd'hui, grâce à un règlement sévère, toutes ces ruelles sont propres. La police oblige les habitants à les balayer et à les arroser ; mais on peut juger de ce que c'était quand on ne faisait ni l'un ni l'autre et que le soin de les nettoyer était laissé aux chiens. Aussi la peste, sous une forme ou sous une autre, ne cessait guère d'y sévir. Depuis l'occupation française, il n'en

a jamais été question, ni là ni ailleurs. Peut-être le choléra y est-il pour quelque chose : un fléau chasse l'autre. La médecine devrait faire des expériences à cet égard. J'ai toujours pensé qu'on pouvait adoucir une maladie par une autre, c'est-à-dire diviser le mal pour le détourner.

Les rues, près desquelles les moins larges de celles de nos cités françaises paraîtraient spacieuses et aérées, conduisent à des ruelles plus étroites encore, rues marchandes aussi, mais d'une autre marchandise, ou celle-là même qu'on exposait autrefois au bazar des esclaves. Ce genre de commerce étant défendu par notre code, on a dû se tenir dans les limites de la loi : faute de pouvoir vendre des odalisques, on en cède en viager ou à terme ; on en loue au mois, à la semaine, au jour, à l'heure, selon le goût et la commodité des consommateurs.

Bien qu'il n'y eût pas d'enseigne, je n'avais pas fait vingt pas dans ce quartier, assez rapproché des casernes, que je reconnus l'industrie qui s'y exerçait. Ces dames, assises à leur porte ou respirant à la fenêtre, causaient entr'elles ou échangeaient quelques paroles avec les guerriers qui montaient ou descendaient la rue. Beaucoup étaient Françaises ; les autres, qu'on distinguait à leurs traits prononcés et leur chevelure noire, devaient être Italiennes ou Espagnoles. Au total, toutes aussi peu séduisantes les unes que les autres, le soleil de l'Afrique et les vicissitudes de la guerre avaient plus ou moins endommagé la fraîcheur de leur teint. Pour guérir de la tentation et des pensées mauvaises, une promenade dans ces ruelles valait une page de morale et le plus beau sermon.

Continuant mon ascension, j'arrivai à une rue pas plus luxueuse, mais moins bruyante ; je la croyais même complètement inhabitée, lorsque, derrière une lucarne

entr'ouverte, je vis deux yeux noirs illuminant une figure café au lait, dont les sourcils arqués étaient joints par une trace chocolat : figure assez jolie, malgré cette apparence carnavalesque. Tandis que je la regardais, ébahi, elle me fit une petite moue très-significative.

Je poursuis ma route. Cette fois ce fut la porte qui s'ouvrit, et toute grande : une négresse, colosse que j'aurais pris pour un nègre si elle n'avait pas eu une jupe, se présente en me montrant de larges dents blanches, si tranchantes que je bondis en arrière, comme si j'avais vu un requin. En y réfléchissant, je pensai que ce pouvait être un sourire ; mais, dans le doute, je filai au plus vite.

La maison qui suivait était de moins triste apparence, elle avait sa fenêtre ; il est vrai qu'elle n'était pas grande, n'importe. Voilà que j'en vois sortir un bras, puis une épaule, qui, si le reste y répondait, annonce une nymphe de cent kilos au moins. De la figure, je n'en saurais rien dire : l'apparition s'était arrêtée là, ou à la dimension de la croisée.

J'apprends d'un officier qui suivait la même route, que ce quartier est celui des Bédouines et des Mauresques qui font concurrence à leurs sœurs chrétiennes, lesquelles, me dit-il, les mangeraient à belles dents, si on les laissait faire. Quant aux Mauresques, elles se contenteraient de faire coudre leurs rivales dans des sacs et de les jeter à la mer, selon la coutume turque.

J'avais suivi les rues qui se présentaient devant moi, ou que je croyais devoir me conduire le plus tôt au sommet, et, en effet, j'y étais arrivé assez promptement, en soufflant beaucoup, il est vrai, car si cette voie est la plus courte, elle est aussi la plus roide. Il en est une autre où l'on a pratiqué de larges marches, de manière à ce que les chevaux y puissent monter et

descendre. Il le fallait bien, puisque la Kasba, habitation du dey, est au plus haut de la ville, et qu'à pied, pour peu que le souverain fût obèse, il aurait pu rendre l'âme avant d'avoir fait la moitié du chemin. Alger est, après Syra, la ville la plus montagneuse que je connaisse.

Sorti de ces ruelles et échappé comme Tancrède aux enchantements des fées, je vis devant moi une muraille, puis une porte de ville, et sur cette muraille et plus haut que cette porte, une batterie. Parvenu là, il fallait aller jusqu'au bout. Après avoir admiré un figuier qui, entre deux grès, sans autre base que la pierre et le ciment, croissait et prospérait sur les créneaux à vingt pieds du sol, j'escaladai la batterie, et d'une embrasure veuve de son canon je retrouvai une vue plus belle, plus étendue encore que celle que j'avais tant admirée.

J'étais là au point le plus propre à prendre le panorama d'Alger, j'avais sous les yeux tous ces lieux si souvent cités dans nos annales militaires : Mustapha, le fort l'Empereur ; au loin, la Maison-Carrée ; tout près, la Kasba, etc. Mais il fallait mettre les noms aux choses : ma bonne étoile envoya justement un honnête promeneur, vieil habitant d'Alger et qui se fit un plaisir de guider mes yeux dans cet immense labyrinthe.

Le temps était favorable. Je voyais, sur ma droite, se développer la côte où s'élève cette multitude de fermes, de maisons de plaisance et d'ouvrages militaires, qui m'avaient frappé à mon arrivée. De belles routes se croisant dans tous les sens annonçaient qu'entre tous ces établissements les communications étaient faciles.

De mon embrasure je planais aussi sur la ville et sur ces terrasses, remplaçant ici les toits. Posées en étagères et arrivant jusqu'à moi, elles ressemblaient à un escalier construit pour quelque Titan, quelque ogre aux

bottes de sept lieues qui, en enjambant rues et places, aurait été, en deux pas, poser son pied sur le môle qu'on apercevait à l'autre extrémité du port.

J'avais peine à m'arracher à ce lieu et aux récits de mon voisin, qui y mettait une inépuisable obligeance et un véritable intérêt de narration, mais les heures s'écoulaient et je ne voulais pas redescendre en ville sans avoir visité la Kasba.

Elle avait changé de destination, et ce séjour des houris était devenu la caserne des zouaves. Quand je me présentai à la porte en demandant au sergent de garde la permission d'entrer, il m'indiqua poliment le chemin; mais il n'était pas très-facile de se retrouver dans ce dédale, et je priai un jeune soldat de me conduire, ce qu'il consentit à faire.

La distribution de la Kasba est, sur une échelle beaucoup plus grande, à peu près la même que celle des autres maisons arabes. Une vaste cour est entourée de deux galeries ouvertes, superposées et formant le premier et le deuxième étages. Les portes d'une multitude de chambres, de cabinets et de salles donnent sur ces galeries: c'est ainsi que nos pères empêchaient les pièces de se commander. L'inconvénient de ces corridors ouverts était d'y être mouillé et éventé et de rendre les appartements intérieurs assez tristes; aussi avons-nous renoncé à ce genre d'architecture.

La Kasba, quoiqu'encore debout dans toutes ses parties, est bien déchue de sa grandeur passée; ce ne sont plus des présents qu'on y apporte, des ordres qu'on y signifie ou des ambassades qu'on y reçoit. Si l'on y prend encore des mesures, elles sont toutes pacifiques: les plus beaux appartements, notamment ceux du harem, sont devenus des ateliers de confection militaire. Une odeur très-prononcée de cuir m'annonce les chaussures qu'on

y confectionne. Un peu plus loin, ce sont des pantalons, des habits et des vestes. Les seules chambres où l'on retrouve quelques traces de leur ancienne splendeur sont celles qui servent de bureaux à l'état-major. Plusieurs sont encore revêtues de ces carreaux de faïence dont les Maures ornaient leurs murs.

Non loin de l'atelier des tailleurs se trouve le cabinet où fut donné le fameux coup d'éventail qui amena la guerre et valut à la France une des plus belles colonies du monde. Ce cabinet, qui a tout au plus douze pieds carrés, ressemble à une cage et gâte l'ensemble du bâtiment. Il est demeuré là comme un objet de curiosité et n'est occupé par personne.

S'il est regrettable qu'on n'ait pu conserver la Kasba telle qu'elle était au jour de la conquête, pour en faire un monument public, un musée, une galerie d'antiquités ; on doit pourtant convenir que sa destination actuelle était la moins mauvaise qu'on pouvait lui donner. Le genre de travail qu'on y pratique ne détériore rien, et l'on sera toujours à même de faire ce que je propose. L'ordre le plus parfait règne, d'ailleurs, dans cette maison ; partout j'y étais reçu avec prévenance, et nos ouvriers s'occupaient de leur tâche avec une activité et une gaîté toute militaire. Il n'y a guère que le Français qui chante sur l'établi.

Mon jeune conducteur est de Bordeaux, il se nomme Adrien Clochard ; il est attaché aux écritures de l'état-major ; il paraît instruit et intelligent. Fils d'un sergent qui était à la prise d'Alger, tout son désir, quand son âge le permettrait, était de servir en Afrique et d'être incorporé dans les zouaves. Beaucoup avaient fait la même demande, mais il n'en fallait que sept : aussi quelle avait été sa joie en apprenant qu'il était au nombre des élus. Maintenant il soupirait après le moment où

il lui serait permis d'aspirer au grade de caporal. Je lui demandai si je ne pouvais pas hâter cet instant en disant un mot à son capitaine. Il me répondit que non, qu'aux zouaves il n'y avait pas de passe-droit, qu'il était bien noté, n'avait jamais été puni, et qu'il passerait à son tour.

Je n'osai pas offrir une pièce d'argent à un garçon qui avait des sentiments si délicats; je l'engageai à travailler pour perfectionner son instruction, et j'ajoutai que, s'il y mettait de la bonne volonté, je pouvais lui prédire qu'à vingt-cinq ans il serait officier; mais il ne pouvait pas croire à tant de bonheur. Cela aurait pu arriver, disait-il en soupirant, si j'avais obtenu d'aller en Crimée, mais j'étais trop jeune zouave et je n'avais aucun droit.

Au lieu d'argent, je voulus lui laisser quelque chose qui pourrait lui être plus utile: je lui donnai ma carte avec mon adresse, en lui recommandant de me l'envoyer quand il aurait besoin de moi.

Lorsque je sortis de la Kasba pour rentrer en ville, il désira m'accompagner. Comme je reprenais la route par où j'étais venu, il me dit que ce n'était pas la bonne et qu'on y faisait de vilaines rencontres, et il me conduisit par une autre, plus courte et moins mal habitée, mais elle était si roide qu'elle semblait avoir été faite pour les seuls zouaves et pour les apprendre à monter à l'assaut. Malheureusement, elle n'apprenait pas à en descendre, et, sur ces pierres glissantes, ce ne fut qu'à l'aide de mon compagnon et en me cramponnant aux murailles que je pus, sans tomber sur le dos, arriver jusqu'en bas.

En gagnant l'hôtel d'Orient, je vois une troupe de femmes voilées, au milieu desquelles était un nègre qui avait l'air de les conduire; il leur adressait de temps

en temps quelques paroles. Était-ce pour leur dire d'aller plus vite ou de causer moins? — Je ne sais; mais à sa démarche molle, à sa figure flasque et sans barbe, il me faisait l'effet d'un eunuque préposé à la garde d'un harem, à qui on faisait prendre l'air.

Quoiqu'il n'y ait pas de table d'hôte à l'hôtel d'Orient, on m'avait prévenu qu'on n'y pouvait manger qu'à des heures déterminées: le matin, de dix heures à midi, et le soir, de cinq heures à huit. Il en était sept, j'étais donc dans les limites.

La salle à manger est une vaste et belle pièce au premier étage, richement décorée et donnant sur la place du Gouvernement. La compagnie était nombreuse et présentait un curieux et brillant spectacle. A une quantité de tables rondes, ovales ou carrées, disposées pour deux, quatre, six ou douze personnes, étaient assis des officiers de tous grades et de toute arme. Cette diversité d'uniformes, parmi lesquels on remarquait des burnous arabes, donnait à la salle un air de fête. Il y avait aussi des hommes en habits noirs, et quelques femmes en chapeau avec leurs maris et leurs enfants. Alger était alors dans son éclat: c'était l'époque des courses et d'une foire qui devait s'ouvrir le lendemain et dont on voyait les préparatifs sur la place, couverte par quatre à cinq rangs de boutiques en bois. Cette double circonstance avait attiré des curieux des diverses parties de l'Algérie. Les indigènes surtout y étaient venus en grand nombre pour y faire leurs acquisitions annuelles, ou pour y disputer, avec leurs chevaux les plus célèbres, les prix de la course, soit enfin comme simples curieux et flâneurs, car le Bédouin est le premier flâneur du monde; sa vie entière, de même que celle de ses moutons, se passe à ne faire guère autre chose que changer de place.

Le dîner qu'on me servit se composait de cinq plats : viande, poisson, légumes ; plats fort petits, mais bons. Partout où l'on est traité à la carte, il n'y a nul avantage à être seul. Je voyais mes voisins, quoique le prix et les plats fussent les mêmes, être relativement bien mieux traités.

Une musique militaire fit entendre, sur la place, son premier accord. Mon repas terminé, je me hâtai d'y descendre.

La foule y était compacte, et nulle part je n'en avais vue de plus bariolée : Bédouins, Kabyles, Maures, Juifs, Turcs, Espagnols, Mahonais, Français, nègres, auxquels il fallait ajouter un certain nombre d'Anglais et d'Allemands, présentaient toutes les nuances du visage, depuis le plus blanc jusqu'au plus noir. Quant à la diversité du costume, elle était telle que nos bals masqués et déguisés eussent pâli à côté. Je sais qu'on s'accoutume bientôt à ce spectacle et qu'il paraît tout simple et fort naturel aux habitants, mais pour moi il était d'un intérêt saisissant.

Je n'étais pas le seul qui fût étonné, et je me plaisais à considérer la mine des Arabes qui, pour la première fois, venaient à Alger. On les reconnaissait aussitôt, et à travers leur gravité, souvent affectée, on voyait qu'ils étaient vivement impressionnés.

Le nombre des femmes était bien inférieur à celui des hommes ; c'étaient des Françaises, des Juives, des Espagnoles, des Mahonaises, quelques Anglaises et Italiennes, et fort peu de Mauresques et d'Arabes. Les Espagnoles, très-nombreuses, appartenaient toutes à la classe ouvrière. Leur coiffure, assez peu élégante, était un mouchoir en marmotte, qui ne les embellissait pas. Les dames à chapeau se hasardaient peu dans cette foule, mais on en voyait assises, entourées de leurs enfants,

sur le côté de la place qui s'étend vers la mer. C'étaient des femmes d'officiers et d'administrateurs.

Quant aux promeneurs, ils se regardaient entr'eux, ou s'arrêtaient devant les boutiques encore fermées, en tâchant de deviner ce qu'elles contenaient. J'aurais pu le leur dire, car toutes les foires se ressemblent, mais nos indigènes pour qui la chose était nouvelle, croyant que ces planches couvraient d'étranges mystères, séchaient de curiosité. De quelque masque qu'il s'affuble, l'homme est partout le même : un grand enfant.

La musique était celle d'un régiment de ligne ; elle était bonne. Les ouvertures de nos meilleurs opéras étaient parfaitement exécutées.

Je rencontrai M. Boquet, le sous-intendant militaire avec qui j'avais voyagé la veille. Nous fîmes quelques tours ensemble, puis, fatigué de ma journée, je rentrai à l'hôtel et je gagnai mon lit.



CHAPITRE XLI.

Suite d'Alger. — La cathédrale. — La prison. — La foire.

Le lendemain, mon premier soin fut de me rendre au port, pour y faire ce qu'en terme de nageur on appelle une pleine eau, en prenant un bateau muni d'une tente et de l'échelle de rigueur. Mais il me fut absolument impossible de rencontrer ce que je cherchais; soit par suite de quelque ancienne défense, soit que la rade fréquentée par les requins présentât réellement un danger, soit enfin qu'on eût peur d'être mis en quarantaine, personne ne voulut m'y conduire. Ma course ne fut pas inutile, elle me donna l'occasion de visiter le port et ses dépendances, ainsi que la douane et les entrepôts.

Ceci m'avait peu rafraîchi. Malgré mes blessures encore saignantes et ma répugnance bien naturelle pour les rochers, l'amour de l'eau l'emporta et je retournai aux bains de Bab-el-Oued.

Comme la veille, j'y étais seul. Je pus donc choisir ma place : bains des hommes et bains des dames, salons et cabinets, tout me fut ouvert, et j'eus l'usage exclusif de toutes les cordes et amarres. Je trouvai, ainsi que la première fois, la descente peu commode. Néanmoins, la mer étant moins agitée ou les rochers moins durs, je m'en tirai sans avaries nouvelles.

Après le bain, je fus dans la rue des Lotophages pour y voir le musée et visiter son directeur, M. Berbrugger. A Alger, tout est différent d'ailleurs, et je n'aurais jamais pu croire qu'un si laid chemin pût conduire à un musée des beaux-arts. Les rues d'en haut étaient belles en comparaison, du moins on y voyait clair et l'on savait où elles conduisaient. Quant à celle-ci où l'on entrait par une sorte de voûte, à chaque dix pas on s'y croyait dans une impasse : la rue était aussi étrange que son nom.

Je m'en serais consolé si j'y avais rencontré M. Berbrugger ou quelqu'un à qui parler, mais j'eus beau chercher, frapper, crier à la porte de cet inexpugnable musée, personne ne parut ; et je fus obligé de m'en aller comme j'étais venu.

Je n'avais encore visité d'Alger que ses rues et sa Kasba : restaient à voir ses monuments. Je commence par la cathédrale, qui est l'ancienne mosquée Djameà-ell-Diouami. C'est un bel édifice, dont la façade à deux minarets fait un effet bizarre, et qui ne m'en plaît pas moins. Malheureusement, l'intérieur est trop petit pour la population d'Alger, et les jours de fête on risque d'y être étouffé.

On m'avait vanté la prison civile comme un modèle du genre. Elle était près de la Kasba : il fallait recommencer cette ascension, peut-être fort bonne l'hiver, mais qui, dans cette saison, est vraiment pénible. Ce-

pendant le souvenir de cette belle vue et le désir d'en jouir encore me décidèrent.

Je pris la route la plus longue comme étant la moins rude, et sans trop m'essouffler j'arrivai à la prison. En présentant mon passe-port, j'obtins du directeur l'autorisation de la visiter. C'était le jour où les parents des prisonniers peuvent les voir; aussi une foule de femmes et d'enfants assiégeaient les portes, et ce ne fut pas sans quelque peine que je parvins à y pénétrer.

Cette geôle, qui est de construction toute moderne, ressemble à une vaste lanterne, du haut de laquelle les gardiens aperçoivent ce qui s'y passe. L'autel est au milieu, et de toutes les salles, de toutes les cellules, de tous les cachots, on peut voir le prêtre et entendre la messe.

Une immense citerne est sous le bâtiment: à l'aide d'une pompe on en fait jaillir l'eau. Une autre pompe, placée en face, donne de l'eau de fontaine. Chacune de ces eaux est fort bonne, mais le gardien me disait qu'on préférerait généralement l'eau de citerne, comme plus légère.

Des religieuses concourent au service intérieur et s'occupent spécialement des femmes, des enfants, des malades, etc.

Cette prison est cellulaire. Il y a des préaux pour chaque espèce de prisonniers, et aussi pour les degrés divers de culpabilité. Là, les détenus d'une même catégorie sont réunis plusieurs fois par jour: c'est donc le système cellulaire très-mitigé. Il y a aussi des ateliers pour les femmes: alors on ne les sépare que la nuit. Dans chaque préau de femmes, on voit une grande table et des chaises afin qu'elles puissent y travailler, si cela leur convient.

Les prisonniers des deux sexes se composent des

prévenus, des accusés, des condamnés et des appelants.

Il y a ordinairement, dans la prison, plus d'Arabes que de chrétiens, et les Arabes y sont presque toujours pour crimes commis contre leurs coreligionnaires; les délits contre les chrétiens sont l'exception, et une exception assez rare.

Ma visite terminée, je retourne à la batterie. La ville avec ses rues tortueuses, ses terrasses et ses maisons blanches se développe encore devant moi. Je ne pouvais me lasser de regarder cette terrible Al-Gezair, car tel est le vrai nom de l'antique *Icosium*, de cette cité numide, puis romaine, devenue un nid de pirates, qui, pendant neuf cents ans, a été le fléau et la honte de la chrétienté. L'Europe entière était sa tributaire, et un misérable dey, jouet lui-même d'une poignée de soldats turcs, n'ayant pour toute force navale qu'une cinquantaine de mauvaises barques montées par quelques milliers de matelots médiocres, bravait la colère de tous les rois, de leurs armées et de leurs flottes, faisait des esclaves de leurs sujets, des concubines de leurs femmes et des eunuques de leurs enfants; et l'on souffrait cela, ou pour y échapper, avec plus de lâcheté encore, on leur payait un tribut! Que fallait-il donc pour aller saisir le brigand dans son repaire, anéantir ses flottes, enchaîner ses séides ou en purger le sol? Il fallait le vouloir. Eh bien! neuf siècles d'affronts se sont écoulés avant que cette volonté vint sérieusement à aucune des puissances offensées. Et quand elle nous est venue, que d'obstacles, que de réclamations, que de plaintes ne se sont-ils pas élevés de la moitié des cabinets de l'Europe! N'y a-t-on pas proclamé la légitimité du dey et demandé la restauration de la piraterie!

Aujourd'hui encore n'agissons-nous pas à peu près de même à l'égard de l'empire ottoman, quand il est

reconnu que ce n'est plus qu'un tronc pourri, dont aucun pouvoir humain ne peut relever les branches : tronc qui, de même que le mancenilier, frappe de mort tout ce qu'il couvre. Pourquoi l'Europe tarde-t-elle donc à en débarrasser le sol? Qu'on laisse au Turc sa vie, ses mœurs, ses richesses, sa religion, mais qu'il disparaisse comme pouvoir politique. Tout le monde y gagnera, même lui.

Ma vue se reporte encore sur le fort l'Empereur ou Sultan-Kalassi et la Casaubah, dont, selon notre habitude de défigurer les noms, nous avons fait Kassaba, puis enfin Kasba. Il faut espérer que nous nous tiendrons à celui-ci.

Après une station assez longue dans mon embrasure, je passe la porte de la ville, je franchis les fortifications et je me trouve dans la campagne. La foire, qui devait s'ouvrir dans la journée, avait attiré en ville un certain nombre d'habitants de la montagne; je me mis à examiner la figure des passants, tâchant de distinguer les Arabes des Berbers ou Kabyles. Ceux-ci, qui habitent les parties les plus élevées de l'Atlas, sont les premiers propriétaires du sol, ou les vrais indigènes. Les Arabes, les Maures, les Turcs, ne sont que des intrus et des usurpateurs; ce sont les Berbers qui ont donné leur nom au pays, qu'on n'appelle Barbarie que par corruption.

En feuilletant les dictionnaires pour établir un point de comparaison entre ce qu'ils disent du pays et ce que j'y ai vu, j'y trouve des remarques ainsi conçues : « L'air de la régence d'Alger est tempéré, le pays est fertile et bien peuplé, et l'on y rencontre plusieurs espèces d'animaux singuliers. » Voilà des détails statistiques qui ne nous rendront pas bien savants. Malheureusement, c'était ainsi qu'on les donnait il n'y a pas encore cinquante ans.

Après avoir fait mon cours de physiologie sur la grande route, je m'en écartai un peu pour savoir quelle était la nature du sol. Arrivé à un point où je croyais trouver la solitude, j'y vis une femme voilée, Bédouine ou Kabyle, causant avec un homme de sa nation à barbe blanche, qu'on aurait pu prendre pour Abraham ou Jacob. Je m'éloignai discrètement, en m'étonnant cependant que ce vénérable patriarche eût choisi ce lieu désert pour y prêcher. Mais honni soit qui mal y pense, peut-être était-il le père ou le mari de la dame qui, d'ailleurs, sous ce voile épais, pouvait être tout aussi respectable que lui. Bientôt j'aperçus mon homme se dirigeant seul vers la montagne. Je continuais à musser dans les champs, lorsqu'au détour d'un monticule, je me retrouvai en face de la dame voilée. Comme elle semblait attendre quelqu'un, je crus que l'homme à la barbe blanche l'avait laissée là pour quelques instants et qu'il allait venir la chercher. Ne voulant pas être indiscret, je hâtai le pas pour regagner la route, mais quand je passai près de la dame, elle se tourna subitement vers moi, écarta son voile et me laissa voir une toute jeune fille. Je ne m'arrêtai pas davantage; mais sans faire de jugement téméraire, je pouvais croire que la belle Kabyle ou Bédouine n'était pas là pour rien.

J'ai su depuis qu'il y avait à Alger bon nombre de ces montagnardes, qui quittaient leurs gourbis avec l'autorisation de leurs parents pour venir à la ville gagner quelque argent, Dieu sait comment. Lorsque la somme amassée leur paraît suffisante, elles retournent chez elles y recevoir du marabout une sorte d'absolution qui les rend à leur pureté virginale. Alors elles ne sont pas moins considérées que les autres filles, et elles se marient sans la moindre difficulté; elles sont même